

Chronique de littérature basque

Luis de Eleizalde: *Landibar*. Cuadros novelescos del país vasco. Gasteiz (Vitoria) Tipografía de Fuertes y Marquínez, 1918.— *Ardigaldua*. R. M. Azkuek arteka-marteka egindako gertirudia. Bilbon, Jesusen Biotzaren elaztegian. 1918.— Arturo Campión: *Euskariana* (sexta serie) Fantasía y Realidad (volumen segundo). Pamplona, Imprenta de García (1918).

Si notre sévérité envers M. Aranáz-Castellanos (1) avait été inspirée par un esprit de parti, il ne nous resterait plus, maintenant, qu'à couvrir de fleurs *Landibar* le roman du leader nationaliste, M. Luis de Eleizalde. Certes, par la solidité de la trame, la richesse et l'exactitude de la documentation, la vigueur des reliefs dans les caractères et les figures, la finesse psychologique enfin, *Landibar* est à mille pieds au dessus de *Begui-Eder*, mais il est impossible au critique impartial de ne pas reconnaître dans l'œuvre du jeune et brillant professeur à l'Institut de Vitoria ce même souffle de sourde haine, ce même ton de sarcasme que nous avons signalés dans le livre de l'ancien journaliste bilbaïno. Seulement, ici, les rôles sont renversés. L'objet de tant de traits tour à tour ironiques et mortels, c'est le Gouvernement de Madrid, c'est la politique, c'est la religion, c'est l'esprit qui règnent au delà de l'Ebre. C'est l'Espagne moderne, «geolière» et «tyran» de l'antique *Euzkadi*.

Ce livre est donc, comme le précédent, une œuvre de passion et de haine: mais, à l'encontre du premier où, en

(1) Cf. Revue Internationale des Etudes Basques. Janvier Juin, 1919.

somme, on n'apprend à rien aimer, il est aussi, et surtout, une œuvre d'amour.

Comme il aime sa patrie basque, l'écrivain qui a brossé les admirables figures de Miguel Gaztambide, de Ramón de Iturrieta, du vieux *nagosi* de Dorkaitz! Comme il a incarné en elles l'esprit éminemment aristocratique de nos paysans de vieille souche: leur réserve un peu distante, un peu hautaine, mais toujours prête à montrer par des actes de la plus noble abnégation la sensibilité que jalousement elle cache; leur instinct de farouche indépendance aussi bien dans le domaine de l'amour que dans celui du rang social et des relations; leur psychologie toute de contrastes et d'oppositions, tourmentée, complexe, déconcertante pour l'observateur superficiel des couches modernes!

Que si, par opposition, la peinture des personnages du camp adverse s'inspire parfois d'un pessimisme excessif, il faut en voir la raison dans les révoltes de cet amour blessé.

Du pessimisme excessif il y en a assurément dans *Landibar*. Le tableau de la romería de la *Cara de Dios*, quelque accent de vérité qu'il porte, tend à généraliser, injustement nous semble-t-il, «l'irréligion», la «dépravation profonde», le «satanisme» de la population madrilène —«cette population décrépète qui ne croit ni à Dieu ni à Diable». Entre l'odieuse exhibition populacière de la calle de la Princesa et les excursions dominicales à la Bombilla il y a place pour les Cérémonies de la Semaine Sainte célébrées dignement. Je suis sûr que si M. Eleizalde, au lieu d'aller se documenter parmi les merenderos de Cuatro Caminos eut été assister au sermon *de las siete palabras* à l'église de la calle Isabel la Católica il eut retiré des sentiments religieux des madrilènes des impressions plus optimistes.

Son ressentiment est tel que, lui, catholique, et de la meilleure marque, il réserve ses traits les plus pénétrants pour les prêtres, hommes de droite, religieux, coupables d'avoir attaqué le nationalisme. Il recueille et insère précieusement toutes les violences de langage et les vulgarités que la passion politique a inspirées aux prédicateurs ennemis du parti nouveau: mais à son tour il exécute ces adversaires en un ou deux coups de *makilla*. Voici l'illustre chanoine don Malaquías Menéndez-Grillo «dignidad de no sabemos qué clase en una de las Catedrales hispanas». Comme il est parvenu à ce haut rang par la

protection d'un frère de lait devenu quelqu'un dans la politique, les «impies» l'appellent: «el canónigo por la Vía Láctea». Pour le dépeindre l'auteur a des expressions d'un pittoresque parfaitement irrévérencieux: «Aquel ortóptero de botones morados.....» Pío Baroja m'aurait pas mieux dit. Ailleurs un officier d'intendance, «embusqué» pendant la Guerre civile, dans une administration de tout repos, se voit brossé en deux coups de pinceau: «Con su boina..... enorme, extendida á modo de plano quitasol japonés, parecía una aceituna cubierta con un hongo.....» Le trait est peut-être un peu «gros». En revanche l'épisode de la momie de la princesse Haneps rapportée d'Egypte par Dorkaitz et franchissant la douane espagnole sous l'étiquette de «objetos de escritorio» avec la complicité, dûment argentée, d'un receveur à la main creuse, est de la plus amusante ironie. Ici encore la verve de l'auteur côtoie l'irrespect, quand il nous parle des inquiétudes de la Francisca au sujet de ce «cadáver insepulto, de pie, en el despacho del amo» et de la solution, un peu jésuitique, apportée par son confesseur à ces scrupules de conscience: «.....Iría don Fructuoso á Dorkaitz un día que el amo estuviera ausente..... y con estola morada, con un frasquito de agua bendita, daría un discreto recorrido á la casa, deteniéndose más en el despacho donde estaba la momia y..... á mayor abundamiento rezaría un responso por las ánimas abandonadas en general, y particularmente por aquellas cuyos cuerpos estuviesen insepultos ó momificados».

A notre avis cet esprit caustique est un écueil pour le talent de M. de Eleizalde. Il l'amène à s'égarer dans les détails au détriment de la trame, à s'attarder sur des personnages secondaires, à dérouter le lecteur par des épisodes qui tentent sa verve mordante. Dès lors la scène manque d'unité et la thèse de force. Nous doutons que la lecture de *Landibar* gagne beaucoup d'adeptes à la cause du nationalisme. Il y a là trop d'esprit, et de l'esprit trop féroce. Il exaspèrera les uns, fera rire les autres. Mais pour gagner des partenaires il ne faut pas seulement leur montrer les verrues de leurs anciens amis, il faut les séduire par la justesse et la beauté de la cause à laquelle on veut les attacher. Euskalerrria ou, si l'on veut, Euzkadi a bien assez de côtés admirables et forts pour qu'on puisse, en les exposant avec charme, lui attirer plus d'amis.

Au point de vue littéraire, *Landibar*, qui est, je crois, le premier roman de ce grand travailleur, accuse quelques inexpériences. Après nous avoir fort bien campé son héros principal, Miguel de Gaztambide, l'auteur se perd, au chapitre suivant, à nous raconter son passé, son premier voyage d'Irún à Madrid (station par station!), ses études, ses impressions de la vie madrilène. L'intérêt est coupé. Il faut savoir éliminer courageusement tout ce qui ne va pas à la thèse. En somme, le nœud, amorcé au premier chapitre, languit ou se disperse jusqu'au chapitre XII, environ 200 pages plus loin. Bref il y avait là de quoi faire deux livres, l'un, tableau de mœurs villageoises avec les mille incidents des luttes nationalistes, et l'autre, roman de psychologie basque, avec Miguel, Emilia et don César. Ainsi amalgamée l'œuvre est trop touffue. Elle rappelle le premier roman du P. Coloma, si vanté pourtant, *Pequeñeces*. Que M. Eleizalde relise *Boy* et il verra comme l'illustre jésuite romancier sut, par la suite, éliminer les inspirations accessoires et faire une œuvre vraiment une, forte et coordonnée.

En regard de ces inévitables écueils de l'inexpérience, il faut relever dans *Landibar* des qualités de tout premier ordre: une psychologie sobre et sûre comme ces formules d'algèbre ou de géométrie qui absorbent la vie du jeune mathématicien-romancier; un art de description tour à tour vigoureux et délicat, mais par dessus tout une documentation variée, exacte, minutieuse, compétente. Les détails de pays et de mœurs, les citations en langues étrangères: tout est rigoureusement vérifié. *Landibar* n'est pas écrit «de chic» par un écrivain à l'imagination fougueuse: c'est une œuvre de travailleur et d'érudit. Il ne faut pas se lasser de féliciter M. Eleizalde de cet effort louable dans le sens du vrai roman contemporain, œuvre d'exactitude plus que d'imagination, et d'avoir réagi par là, contre les ineptes inventeurs de romans en l'air. C'est là un grand exemple apporté par le *leader* et le maître à ces jeunes *bizkaitarrak* ses élèves qui rêvent de faire aimer leur patrie par la plume, la parole, le pinceau. Le travail, le travail consciencieux, acharné, indéfectible, telle est la condition de vie des œuvres véritablement fécondes.

*

* *

La présentation n'est pas à faire, aux lecteurs de la *Revue Internationale des Etudes Basques*, de don Resurrección María de Azkue, auteur de plusieurs grammaires, de plusieurs dictionnaires, de plusieurs opéras et d'innombrables compositions basques. A ces titres divers qui lui ont acquis la plus légitime des réputations et valu, naguère, l'honneur d'être élu Directeur de l'Académie de la Langue basque, l'infatigable travailleur a voulu ajouter le titre de romancier, de romancier basque, naturellement. Retiré, il y a deux ans, dans un hameau de Guipuzcoa, loin des agitations et des fièvres de la grande cité industrielle où il brasse de la besogne à la façon des grands maîtres de forges, il a écrit à bâtons rompus, dit-il, *arteka marteka*, une nouvelle de 160 page: *Ardi galdua*, la Brebis perdue.

Ecrire un roman en basque, c'est-à-dire dans une langue dont la formation littéraire en est encore à la période d'essai, est une gageure qui devait nécessairement tenter ce poète doublé d'un linguiste. Azkue n'avait guère eu de prédécesseur dans cette voie en dehors de don Domingo Aguirre, l'auteur de *Kresala* et de *Garoa*. La faveur témoignée par le public à ces deux charmantes productions était, certes, un encouragement pour l'auteur de *Urlo* et de *Ortzuri*. Mais l'œuvre n'en restait pas moins ardue et méritoire. Comme dans toutes ses précédentes tentatives, ici encore, don Resurrección a triomphé, il a abouti, il a gagné la partie.

Le livre est là, fort gentiment imprimé par la *Jesusen Biotzaren elaztegia*, en caractères fort nets qui facilitent la lecture de l'euskara toujours malaisée au lecteur des masses populaires et illustré de gravures pittoresques, pleines de couleur locale.

Que vaut-il? Quelle est sa valeur littéraire? Quelle est sa portée morale?

Assurément il est impossible de juger une œuvre comme *Ardi galdua* à la même mesure que celle des grands romans castillans ou français contemporains. Il faut tenir compte des obstacles qu'offrent une langue littéraire très imparfaite, un vocabulaire qui se plie difficilement aux complications psychologiques, la nécessité d'être clair et court devant un public peu habitué à la lecture courante. Aussi ne faut-il chercher dans ce roman ni intrigue tont soit peu complexe, ni analyses sentimentales. Peut-être, même, l'auteur eut-il réussi à faire une œuvre plus

populaire s'il n'eût pas abordé un sujet qui demande précisément une étude profonde des sentiments les plus cachés; je veux dire, la conversion d'une âme.

Ardi galdua est l'histoire d'un Basque émigré en Californie qui perd là-bas la foi et la pratique religieuse et les retrouve, revenu au pays, au cours d'une mission donnée dans l'église de son village.

Nous regrettons que M. l'abbé Azkue ait eu l'idée de composer son roman en forme de lettres: non point parceque ce genre est démodé aujourd'hui (hélas! il ne peut y avoir rien de démodé en littérature basque puisque tout y est si récent, sauf la langue!) mais parceque l'intérêt fort bien amorcé dans le corps des parties est brisé à tout instant et dispersé. L'auteur a pensé sans doute que le Basque, qui ne lit point de romans mais qui lit fort bien, au contraire, des correspondances rédigées en euskara, se plierait plus aisément à cette forme. La raison est valable. Mais cet avantage ne compense pas les inconvénients signalés plus haut: le décousu, la dispersion de l'intérêt. On aurait plutôt conseillé au romancier débutant d'amorcer, dans la forme narrative, un joli récit et d'y user largement du droit d'insertion de lettres que le texte aurait habilement amenées et nouées.

Pour le fond même de l'intrigue, on peut s'étonner que l'écrivain n'ait pas tiré parti d'une grande ressource dramatique et des lors romanesque (dans le sens littéraire du mot) que lui offrait la situation exposée dans les premières pages. Puisque Emeterio Olazarreta, la «brebis perdue», a un fils séminariste d'abord et bientôt prêtre, pourquoi le romancier ne fait-il pas opérer par le ministère de ce dernier la conversion du père? De même que l'Américain tente son fils, au sujet de sa vocation et cherche à l'attirer auprès de lui en lui prêchant l'étude de l'anglais, de préférence à celle du latin, ainsi, plus tard, le fils devenu prêtre chercherait à reconduire au bercail son père, la «brebis perdue». Inutile d'amener ce long épisode de la mission: l'auteur avait mieux sous la main; et s'il tenait à cette mise en scène à cause des détails pittoresques qu'elle lui fournissait, n'avait-il pas la ressource de faire de Léon Olazarreta un religieux, un missionnaire, au lieu de l'expédier dans un village perdu d'Alava (*Arabako urīsko tutu īsat̄sar ēserēs bat,....*, p. 89) où il demeure entièrement étranger à cette œuvre qui

devait tant lui tenir au cœur? Le roman aurait ainsi gagné en unité et en intérêt.

A vrai dire le grand mérite de ce livre tient beaucoup plus à l'écriture qu'à la trame, à la forme qu'au fond, au vocabulaire qu'à l'intrigue. Plutôt qu'une histoire il est une composition: plutôt qu'un roman, l'œuvre d'un linguiste.

Ardi galdua est, pour l'euskarisant, une mine de locutions pittoresques, de néologismes ingénieux, d'euskarismes peu répandus. S'il faut adresser, de ce chef, un reproche à l'auteur, c'est celui de son excessive richesse. Il est impossible de suivre la trame du récit sans être arrêté à tout moment par ces expressions nouvelles, ces trouvailles qui délectent bien *l'euskalzale* cultivé mais déroutent le lecteur vulgaire. C'est pourquoi *Ardi galdua* ne sera jamais, croyons-nous, une œuvre populaire. Le lecteur de romans demande avant tout à «connaître la suite» du récit: il déteste d'être arrêté dans cette course au dénouement; il ne supporte guère qu'on le fasse réfléchir, qu'on ralentisse sa curiosité avec des réflexions personnelles à l'auteur, des théories, des descriptions même de quelque longueur. Aussi est-il courant de voir des lecteurs supprimer toutes ces digressions, «tourner les pages» comme ils disent, pour arriver plus vite à la conclusion. Quelle n'est pas la lectrice qui, dans Bourget ou dans Bazin, n'a pas «sauté» quelquefois des douzaines de pages consacrées à des digressions morales ou médicales chez le premier, à des descriptions de paysages chez le second? Or, dans le livre d'Azkue, la curiosité du lecteur est arrêtée à chaque pas par des interruptions d'ordre linguistique. Tantôt ce sont des mots empruntés à un dialecte étranger au guipuzcoan, tantôt un néologisme marqué d'un astérisque et pour lequel il faut, dès lors, recourir au lexique inséré à la fin du volume; d'autrefois une parenthèse pour expliquer le sens du mot qui précède, quelquefois enfin, en note, des impressions personnelles à l'auteur au sujet d'une locution ou d'une situation morale. Je sais bien que le compositeur d'*Urlo* sait poétiser ces menus détails: ainsi, en prévenant le lecteur du sens de l'astérisque, dans une courte préface *Irakurleari*, il compare cette étoile à une vision céleste par les nuits sereines «(*gau goibeletan odei-artean bezela, itz batzuen gainean izar tsikitso bat*);» le lecteur agacé ne se laissera pas prendre à ces artifices poétiques.

Mais si *Ardi galdua* ne saurait être appelé à une immense

faveur auprès du public courant, s'il ne saurait prétendre à devenir le livre de chevet des *basērritarrak* et des ouvriers, il n'en demeure pas moins une œuvre de grande valeur littéraire et linguistique. Comme toutes les autres œuvres antérieures du grand bibliographe et musicien biscayen il a le mérite d'une préparation soignée et d'une exécution rigoureusement, réfléchie. C'est le fruit d'un travail puissant. *Ardi galdua* dénonce chez son auteur un linguiste, un savant, un musicien, un poète, un homme rompu au jeu de la morphologie et de la syntaxe, expert dans tous les dialectes et sous-dialectes de la langue euskarienne, par dessus le marché théologien.

Quand on réunit une pareille somme de mérites on a bien le droit de n'avoir comme lecteurs capables de vous apprécier, que des savants, des linguistes, des poètes, des théologiens. Il est difficile, avec tant de titres, de parler le langage du menu peuple, *-jente chehia*, comme disent les souletins. Il faut prendre son parti de n'être jamais populaire. On est trop haut.

C'est pourquoi la lecture de *Ardi galdua* sera fort profitable aux très nombreux lecteurs qui, par ces temps de renaissance euskarienne, sont curieux de linguistique et de vocabulaire. Ils trouveront dans ces pages nombre d'expressions topiques, de néologismes heureux, de variétés dialectales utiles à répandre.

Je félicitais, plus haut, M. Luis de Eleizalde d'être un «travailleur» du roman. Il faut rendre la même justice à M. l'abbé Azkue. Lui aussi, comme l'auteur de *Landibar* il a vérifié rigoureusement sa documentation, son vocabulaire, ses citations en langues étrangères, etc.

De tels ouvriers sont précieux à l'aurore d'une grande renaissance.

Plus tard, les vulgarisateurs viendront. Profitant du labeur longuement amassé par leurs devanciers, ils écriront aisément des œuvres à la fois pures et faciles, ils manieront avec aisance l'instrument redoutable de la langue euskarienne, cet instrument que les Azkue, les Eleizalde, les Campión, sans parler des vaillants, et quelquefois fougueux ouvriers du parti nationaliste basque ni des linguistes de profession tels que Schuchardt, Uhlenbeck, etc. travaillent actuellement à perfectionner.

Mais si les vulgarisateurs de la littérature basque produi-

sent dans cinquante ans d'ici des chefs d'œuvre aisés et brillants, ils voudront bien ne pas oublier qu'ils devront leur triomphe aux laborieux défricheurs d'aujourd'hui.

*

* *

Qui n'a rencontré parfois, assis sur un mur bas ou cheminant, pieds nus, son bâton à la main, sur la route d'Astigarraga, d'Oyarzun ou de Fontarabie, un homme au visage basané, aux yeux noirs et ardents derrière le lorgnon, taciturne, observateur, méditatif? J'ai pensé plus d'une fois que si ce chemineau avait eu, pendant la guerre, la fantaisie de passer la Bidassoa et d'aller errer, dans cet accoutrement, par les campagnes de Sare ou d'Ascain, il eût fortement risqué de se voir appréhendé et conduit à la gendarmerie sous s'inculpation d'espionnage au profit de l'ennemi.

Or ce n'est là ni un espion allemand, ni un sans-le-sou, ni un vagabond. C'est tout simplement un Sénateur, un savant, correspondant des grandes Académies, un écrivain célèbre, romancier, historien, poète.

C'est don Arturo Campión.

Heureux écrivain qui peut se mêler ainsi, presque anonyme, à la foule, pénétrer dans les cours des fermes, s'asseoir au théâtre incomparable de la grand'route, sans qu'on soit gêné de sa présence, sans qu'il soit gêné de la présence des autres! Que de fois, religieux-romancier, obligé de veiller aux réserves ou aux conventions qu'impose ma soutane noire, empêche, par crainte de paraître déchoir de m'arrêter même un instant pour observer une scène, un type, un tableau dont pourrait s'enrichir le roman en cours, j'ai été jaloux de ce sage qui, abandonnant pour un instant sa jolie Villa, échangeant la jaquette noire pour un veston défraîchi ou une blouse, les guêtres blanches pour l'alpargate, coiffé d'un vieux béret, drapé dans un manteau à capuchon, armé d'un makhila, part en chasse—la chasse à la vie vécue, la plus passionnante qui soit—se mêle aux *bāserritarrak* dans leurs champs, aux *ume txikiak* sur la route, aux *arrantzaliak* sur les grèves, sans que personne songe à se composer, et dès lors, à se fausser devant ce témoin si peu impressionnant!

Il ne faut plus s'étonner quo M. Arturo Campión parvienne

dans ses œuvres à une telle vérité de vie, quand on a connu sa manière de se documenter: ses livres portent la marque de cette observation si directe et si aigüe.

Le nouveau volume de la série *Euskariana* qu'il nous donne aujourd'hui est un recueil d'articles, de contes, de drames et de légendes, qui embrassent une large période de sa vie d'écrivain. Une de ces pièces—qui se ressent de l'exaltation juvénile de l'auteur,— *El ojo del doctor Faust* est datée de 1873: la plupart ont été écrites en ces dernières années, de 1915 à 1918. Toutes révèlent et la grande acuité de vision d'où elles sont nées et la puissance d'émotivité d'un écrivain qui est aussi un poète et un orateur.

Je me suis souvent demandé en relisant la *Bella Easo* pourquoi Arturo Campión n'est pas aussi connu en France qu'un Unamuno ou qu'un Pío Baroja. Incontestablement il est égal au premier par l'érudition, supérieur au second par l'éclat du style, la puissance de l'idée, le relief ou la grâce de l'image. Baroja voit le noir du néant: Campión voit la vie. Avez-vous jamais lu sous la plume de l'auteur de *Las Horas Solitarias* quelque chose dont la fraîcheur approche de celle de ce joli récit: *Los dos gatos* (p. 34). Le conte est écrit pour un petit garçon, soit.: mais j'affirme que les grandes personnes s'y intéressent comme des enfants: et c'est la marque des génies supérieurs que de savoir plaire aux petits et aux grands: vous avez nommé Cervantès et La Fontaine. Pour nous intéresser, le moindre détail suffit, quand il est bien vu, bien décrit, bien raconté. Qui ajouterait de l'importance à l'histoire d'un petit chat abandonné qui va finir sa triste vie au fond d'une casserole en guise de civet? Personne. Et pourtant Campión nous attache à ce menu fait, tant il sait nous mettre devant les yeux le joli animal jouant «couché sur le dos»: sous des branches de saules: «Sus garras se divertían repeliendo y pelando de hojas las rasmitas cosquilleadoras» ou, ailleurs, prenant «solemnes posturas de bonzo ensimismado, sobre la barandilla de la terraza», enfin s'appropriant peu à peu: «Se aburguesaba un poquillo, luciendo la tripita rellena».

En regard de ces traits gracieux cueillis au cours de ses promenades, Campión excelle à broser des tableaux d'un dramatique puissant. Il a aisément le pathétique de la sombre tragédie. J'ai nommé «*El ojo del doctor Faust*»: il faut citer encore

dans cette même ligne «*La resurrection de la carne*» qui est de l'excellent Edgar Poë, impression hallucinante d'une visite à un asile d'aliénés.

Mais le morceau où Campión donne le mieux la mesure de son talent dramatique et de sa compréhension émotive de l'âme basque, c'est ce bel épisode des jours de la Terreur en Labourd «*La flor de Larralde*», admirablement traduit en basque guipuzcoan par le maître Domingo Aguirre, l'auteur de *Garoa*. Nous nous souvenons de l'émotion que nous ressentîmes en 1913 quand, devant un groupe d'amis assembles dans sa villa de Saint Sébastien, Campión nous lut de sa voix chaude et voilée le manuscrit de cette œuvre qu'il venait d'achever. Le P. Donosti, au piano, exécutait la partition à laquelle il travaillait à ce moment pour illustrer ce drame par la musique. Quand le public connaîtra—et nous souhaitons que ce jour soit prochain—cette œuvre admirable d'harmonie et de foi, nous sommes convaincu qu'un nouveau rayon de gloire viendra s'attacher à la fois au front du jeune compositeur *donostiar* et du poète navarrais.

Si Campión, comme tant d'autres écrivains contemporains, avait voulu se prêter aux petits manèges de la mode et de la célébrité; s'il s'était résigné à chanter des thèmes plus accessibles au vulgaire que ceux de l'histoire, des institutions ou des lettres *d'Euskalerrria*, son nom s'imprimerait chaque jour dans les gazettes, les revues illustrées se plaindraient à graver dans leurs pages sa figure rude et altière de Navarrais, les salons se disputeraient sa présence.

Mais don Arturo Campión n'a rien du cabotin. Gentilhomme de race il dédaigne la gloriole et le bruit. Basque dans l'âme il a tout sacrifié pour demeurer fidèle à l'unique amour de sa petite patrie. C'est pourquoi nous, les Basques, nous devons l'aimer et le vénérer comme une des incarnations les plus hautes de l'âme euskarienne.

PIERRE LHANDÉ.

Hernani, décembre 1919.

